

Jihad : des origines religieuses à l'idéologie

idées reçues sur une notion controversée

Myriam Benraad

Issues de la tradition ou de l'air du temps, mêlant souvent vrai et faux, les idées reçues sont dans toutes les têtes. Les auteur-e-s les prennent pour point de départ et apportent ici un éclairage distancié et approfondi sur ce que l'on sait ou croit savoir.

sommaire

Introduction. 11

Par-delà les clichés et stéréotypes

- « Jihad, jihadisme... Il n'y a pas vraiment de différence. » . . . 21
- « Le jihad est fondamentalement un acte violent. » 31
- « Le jihad constitue l'un des piliers de l'islam. » 39
- « L'islam s'est propagé par le jihad et l'épée. » 47
- « Les jihadistes poursuivent des objectifs identiques. » 55

Entre orientalisme et occidentalisme

- « Le jihad répond à une croisade millénaire. » 65
- « Les jihadistes ne sont rien d'autre que des barbares. » 73
- « Le jihadisme représente une lutte anticoloniale. » 81
- « L'État islamique a restauré le califat historique. » 89
- « Pour vaincre les jihadistes, il faut réformer l'islam. » 97

Les causes multiples de la violence

- « C'est l'islamophobie qui alimente le jihadisme. » 107
- « Le salafisme est l'antichambre du jihadisme. » 115
- « Le jihadisme est un nihilisme générationnel. » 123
- « Le jihadisme est l'enfant de la pauvreté. » 129
- « Le jihadisme procède d'une frustration sexuelle. » 137

Des parcours militants complexes

- « Les jihadistes sont des délinquants et criminels. » 147
- « Les jihadistes sont des déséquilibrés, des fous. » 155
- « Les jihadistes nous haïssent pour ce que nous sommes. » . 163
- « Les femmes jouent un rôle secondaire dans le jihad. » . . . 171
- « Déradicaliser un jihadiste relève de l'impossible. » 179

Conclusion. 187

Annexes

- Glossaire 195
- Pour aller plus loin 205

« Les jihadistes ne sont rien d'autre que des barbares. »

Nous sommes confrontés à une menace terroriste d'une très grande ampleur, inégalée, avec ce mouvement terroriste et barbare : « Daech ». Ce n'est pas uniquement la nécessité impérieuse de lutter contre un groupe terroriste et barbare. Il y a derrière cela une question de civilisation pour nos sociétés.

Propos de l'ancien Premier ministre Manuel Valls
lors d'une visite officielle en Tunisie, 8 septembre 2014

Dans le cadre de la « guerre contre la terreur », la dialectique civilisation *versus* barbarie est aussi fondamentale dans la construction d'un « autre terroriste » que dans celle d'un « soi civilisé ». Plus qu'un mouvement violent, le jihadisme devient un « crime contre la civilisation », contre la paix des nations ; il symbolise le retour de pratiques barbares, d'une forme de vandalisme. Par sa brutalité, l'État islamique a ainsi réintroduit dans le débat la figure, pourtant ancienne dans la théorie culturelle, l'historiographie, l'art et la littérature, du barbare. Ce terme et ceux de sauvage et civilisé envahissent autant les discours politiques et médiatiques, et le langage populaire, qu'ils soulèvent certaines questions clés : sous leur apparente rigidité sémantique, leurs significations ont en effet grandement évolué. Quels barbares les jihadistes sont-ils exactement ? Est-il même pertinent de les penser et de les nommer ainsi ?

Figures de la « sauvagerie »

Les attentats ayant frappé le monde au nom de l'islam ont radicalisé les stéréotypes existants au sujet de cette religion et de ses croyants. L'intellectuel américano-palestinien Edward Saïd, dans son ouvrage liminaire *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* paru en 1978, avait bien décrit la représentation mentale de l'Orient en Occident ainsi que ses effets en termes de domination politique et culturelle sur cette région, de diabolisation de l'Arabe et du musulman. Pareil imaginaire quant à l'altérité orientale, musulmane en l'occurrence, « barbare » et devant être civilisée, assimilée ou anéantie, n'a jamais fondamentalement disparu, même au terme du processus de décolonisation. La construction caricaturale d'un autre musulman remonte aux deux figures du sauvage et de l'indigène, dans leur opposition à celle de l'homme blanc et chrétien. C'est la vision d'une barbarie musulmane, synonyme de fondamentalisme, qui a en fait amplement permis aux Occidentaux de fantasmer leur propre monde civilisé.

Parmi les innombrables clichés associés à l'homme musulman se trouve par exemple celui du Maghrébin perpétuant la tradition du « guerrier arabe » et la peur que ce dernier doit inspirer. Comme l'illustre la description des jihadistes dans une partie des médias français, que d'aucuns qualifieraient de néo-orientaliste, les capacités militaires des Arabes, mises un temps sous contrôle par les « Occidentaux civilisateurs », et la perception de leur nature violente, de leurs pulsions incontrôlables et de leurs manières brutes, informent un long et profond schéma de stigmatisation. L'islam est alors plus entendu comme un système culturel qu'une théologie, comme un symbole d'ignorance et d'arriération. La figure du jeune Arabe fils

d'immigrés ou réfugié, nécessairement fauteur de troubles et source de dangers, est un fantôme du passé, l'avatar de l'ancien colonisé devenu le musulman actuel, toujours autant méprisé.

Dans cet ordre d'idées, le jihadiste devient l'emblème de la cruauté arabe, archétype orientaliste réduisant l'islam à la violence terroriste. Les termes barbare et barbarie s'accompagnent souvent d'une immuable négativité et agissent comme référents en fonction desquels la civilisation apprécie ses qualités, et l'humanité son niveau de développement. Le processus de diabolisation ici enclenché n'est pas tant destiné à décrire fidèlement autrui qu'à donner la preuve de son propre pouvoir moral et de sa supériorité culturelle. Or, la manière dont les jihadistes eux-mêmes se laissent aller à cette « auto-orientalisation », en participant de façon assumée à l'incarnation de leur image exotique, est très frappante. Par son recours illimité à la violence, le groupe État islamique est ainsi venu corroborer nombre des idées reçues sur l'islam et les musulmans, qu'il fustige cependant dans la forme – les musulmans seraient irrationnels, infantiles, primaires. Cet imaginaire s'apparente à un « orientalisme inversé », cristallisé sous la forme d'un occidentalisme tout aussi coupé du réel. En d'autres termes, tout comme l'Europe avait « imaginé » l'Orient au XIX^e siècle, le jihadisme repense à son tour l'Occident. Cet « occidentalisme » ne se juxtapose pas uniquement sur son équivalent oriental mais s'y mêle. De fait, sans l'Occident, les jihadistes ne pourraient façonner un univers à leur image et diaboliser l'ennemi.

De barbare à civilisateur...

Un expansionnisme occidental tenterait par tous les moyens de détruire l'islam, sunnite plus particulièrement.

Tel est le cœur de l'idéologie jihadiste qui, au même moment, tire son inspiration de ce même mouvement en soutenant que l'islam dominera un jour le monde. Le modèle occidental est celui face auquel les jihadistes comptent construire une modernité alternative, en conformité avec leurs critères et leurs conceptions. Ils réfutent leur image de barbares en se posant à la fois comme civilisés et civilisateurs. L'État islamique est bien connu pour s'être inspiré d'un essai de propagande paru en 2004 : *Administration de la sauvagerie. L'étape la plus critique par laquelle la communauté des musulmans devra passer (Idara at-tawahhouch. Akhtar marhala sa-tamourrou biha al-oumma)*. Cet essai était lu de son vivant par Al-Zarqawi*. Traduit en français en 2007, il dispense avec minutie une stratégie globale d'établissement d'un régime islamique gouverné par la charia* et édifié dans le sang.

Ce pamphlet se subdivise en effet en plusieurs sections articulant un projet d'extermination de l'Occident et de l'ignorance (*jahiliyya**) ayant égaré le monde musulman depuis la Première Guerre mondiale. Dans son acception classique, la *jahiliyya* évoque la barbarie idolâtre dans laquelle évoluaient les tribus arabes avant la révélation du Coran au prophète Mahomet. Dans la vulgate jihadiste, elle est une ère de ténèbres. C'est Qoutb* qui en a généralisé l'utilisation dans son fameux ouvrage *Jalons sur la route (Ma'alim fi at-tariq)* paru en 1964. Une première étape consiste à propager la terreur dans le cœur de l'adversaire pour le vexer, l'affaiblir puis l'épuiser. Une autre section du manuscrit se penche quant à elle sur les freins dans la mise en œuvre de ce projet et sur les solutions à la disposition des musulmans. Convaincus de constituer une avant-garde,

les jihadistes entendent semer l'anarchie pour ensuite y mettre fin et ainsi soumettre le monde. Ils considèrent la violence comme positive : à leurs yeux, l'islam doit enrayer la barbarie occidentale et celle de ses alliés, locaux comme régionaux.

Depuis 2014 et l'onde de choc jihadiste dans différentes régions du monde musulman, les clivages idéologiques et tactiques entre jihadistes se sont traduits par une surenchère dans l'horreur. Après la tuerie du musée juif de Bruxelles commis en mai 2014 par Mehdi Nemmouche, l'État islamique a ciblé Israël, à qui ses membres ont promis de venir « combattre en Palestine les Juifs barbares ». La haine anti-chiite s'est aussi généralisée sous l'influence des ultra-radicaux : l'État islamique évoque des « hordes sauvages plus barbares encore que les croisés » qu'il importe d'éliminer. Exécutions sommaires (perpétrées par des enfants ou par des explosifs dans certains cas), kamikazes qui se comptent par centaines, crucifixions et décapitations : les abominations sont devenues monnaie courante. Le jihad a mobilisé ce qu'il y avait de plus instinctif et morbide chez ses partisans. En Irak, en Syrie et partout ailleurs, ces crimes sont devenus insoutenables. Fin 2016, en célébration de l'Aïd al-Adha* qui marque la fin du Ramadan, des jihadistes sont allés jusqu'à égorger des prisonniers syriens dans un abattoir de la province de Deir ez-Zor.

Par son désir de fonder un ordre islamique global, l'État islamique hérite paradoxalement de la « mission civilisatrice » que s'était octroyée l'Europe dans le monde musulman. Ce n'est plus le musulman qui est intolérant, arriéré et inférieur mais l'Occidental. On assiste à une permutation du stigmaté, une « barbarisation » réactive. Alors qu'ils

avaient promis progrès et richesse aux populations civiles, ces « jungles de sauvagerie », les jihadistes leur ont infligé les pires sévices, des traitements indicibles qui ne sont pas sans rappeler ceux subis par les « indigènes » du temps des Européens. Il est intéressant de relever que l'organisation jihadiste n'a d'ailleurs jamais cherché à contredire cette image abjecte ; au contraire, elle l'a consolidée en vue d'accentuer la peur dans le camp adverse.

Représentations tronquées

En 1993, Samuel Huntington avait suscité la controverse en prédisant dans la revue *Foreign Affairs* un « choc des civilisations » et une descente dans l'abîme de la barbarie. Il tablait sur le caractère inéluctable d'un conflit entre religions, opposant notamment islam et chrétienté. Persuadés de leur supériorité culturelle et obnubilés par leur infériorité politique, les musulmans tenteraient « d'étendre leur puissance militaire et économique pour résister à l'Occident et trouver un équilibre ». Cette idée était aussi celle à l'époque de l'islamologue Bernard Lewis qui, dans un article publié trois ans avant dans *The Atlantic*, se penchait sur « les racines de la colère musulmane » (*The Roots of Muslim Rage*). *A posteriori*, cette rhétorique civilisationnelle éclaire la négativité des perceptions réciproques développées entre musulmans et non-musulmans au cours du dernier quart de siècle. Elle a aussi renforcé, à n'en point douter, la disposition insurrectionnelle de l'idéologie jihadiste.

Le jihadisme s'est ainsi approprié la lecture huntingtonienne d'un islam farouche opposé à la modernité. Notre époque marque ainsi pour les jihadistes de l'État islamique « la fin du mensonge nommé civilisation occidentale ». En

toute logique, ceux-ci réfutent leur qualification de « terroristes barbares » et mettent en avant que leur violence n'est que le miroir des bombardements de la coalition occidentale, de la Russie et de leurs alliés, évoquant un « terrorisme d'État ». L'État islamique s'est vanté de combattre l'anarchie dans les territoires passés sous sa gouverne ; il continue de se penser comme la seule civilisation au monde. Mais la violence à l'œuvre est plus complexe que la distinction entre civilisés et barbares, dont l'anthropologue Claude Lévi-Strauss avait illustré le caractère fictif. Le terme civilisation n'est en effet apparu qu'au XVIII^e siècle. Autrefois, les dérivés du latin *civilitas* étaient assimilés à la barbarie pour mieux s'en défaire. Dans la Grèce antique, le barbare était celui qui s'exprimait dans une langue étrangère, la charge négative du terme étant donc relativement récente.

Ethno-centrée, l'antinomie entre barbares et civilisés dessine une histoire d'interdépendance entre sociétés évoluées et supérieures, et leurs contreparties inciviles et dégradées. Elle a été synonyme de nouvelles hiérarchies sociales et raciales au XIX^e siècle. Du latin *sylva*, le terme « sauvage » a suivi une progression similaire : à l'origine, il se référait aux hommes des bois, en opposition à ceux des villes. Puis il a revêtu de nouvelles significations au fil du temps. Les explorateurs occidentaux ont participé à la définition de peuples comme barbares, décrits comme des ennemis congénitaux de la civilisation. Ils ont fabriqué un aveuglement durable à l'endroit de l'« autre ». Voilà comment le musulman est devenu un barbare bien commode, au contraire du chrétien civilisé. Ce schéma est interverti dans le jihadisme et sert d'argument phare à la poursuite des attentats contre l'Occident.